PARISOPHOBIE Phobie de Paris « *anti-parisianisme* »

Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11

Clovis a choisi Paris (alors appelée Lutèce) comme capitale en 508 pour des raisons géographiques, politiques et stratégiques.

Raisons stratégiques et géographiques

- **Une position centrale :** Après ses nombreuses conquêtes, le royaume de Clovis s'étend du Rhin jusqu'aux Pyrénées. Paris se situe à mi-chemin entre ses terres d'origine au nord et ses nouveaux territoires du sud.
- **Un déplacement progressif :** Clovis a quitté Tournai pour Soissons, puis s'est installé à Paris pour placer le cœur du pouvoir au plus près des nouvelles zones influentes de la Gaule.

Raisons politiques et culturelles

- **L'union des peuples :** En s'installant dans cette ancienne cité gallo-romaine de l'Île de la Cité, Clovis montre sa volonté de fusionner la civilisation germanique des Francs et la culture romaine

  .

Le soutien de l'Église : Après son baptême et ses victoires contre les Wisigoths, Clovis s'appuie sur les autorités religieuses locales, comme l'influence de l'entourage de sainte Geneviève à Paris.

LE PARISOPHOBE

Les griefs adressés à Paris relèvent de registres distincts, qu'il convient de ne pas confondre : l'expérience vécue de l'habitant, la déception du visiteur et la critique d'ordre politique ou structurel.

1. Densité et saturation de l'espace urbain. Avec environ 20 000 habitants au km² intra-muros, Paris compte parmi les capitales les plus denses d'Europe. Cette intensité se traduit par une promiscuité permanente dans les transports (saturation de la ligne 13, du RER A et B), une pollution atmosphérique et sonore chroniques, un déficit relatif d'espaces verts par habitant et une conflictualité diffuse de l'espace public.

2. Coût du foncier et ségrégation socio-spatiale. Le prix de l'immobilier, la rareté de l'offre locative et la gentrification progressive des arrondissements populaires (Nord-Est notamment) ont éloigné vers la périphérie les classes moyennes et populaires. Le boulevard périphérique matérialise cette fracture entre un centre patrimonialisé et une banlieue stigmatisée, ce qui nourrit les critiques sur le « droit à la ville » (Lefebvre).

3. Muséification et surtourisme. Plusieurs analystes, dans le sillage de la critique de la « disneylandisation », décrivent un centre converti en décor marchand : commerces de proximité remplacés par des enseignes touristiques, plateformes de location de courte durée, haussmannisme perçu comme uniformité normative. La ville y perdrait en authenticité sociale ce qu'elle gagne en valeur de représentation.

4. Qualité de vie quotidienne. Sont régulièrement invoqués la propreté inégale de l'espace public, la petite délinquance (vols à la tire, notamment dans les zones touristiques), la prolifération de nuisibles (épisode des punaises de lit en 2023), le rythme contraint du « métro-boulot-dodo » et une grisaille hivernale prolongée.

5. Le « syndrome de Paris ». Décrit en psychiatrie transculturelle (Hiroaki Ota, 1986) chez certains visiteurs japonais, il désigne le choc entre la représentation idéalisée, forgée par le cinéma et la littérature, et une réalité jugée abrupte. La déception tient ici autant à l'écart entre imaginaire et expérience qu'à la ville elle-même.

6. Sociabilité et réputation des Parisiens. Le cliché d'une froideur ou d'une brusquerie parisienne relève en partie du stéréotype, mais il renvoie à une réalité sociologique : l'anonymat métropolitain (Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*) et l'attitude blasée qu'il induit comme mécanisme de protection face à la surstimulation.

7. Centralisme politique. Depuis Jean-François Gravier (*Paris et le désert français*, 1947), Paris cristallise la critique de la macrocéphalie hexagonale : concentration des pouvoirs, des capitaux et des élites, au détriment des territoires. L'aversion pour Paris est alors moins esthétique que politique et symbolique.

À noter que ces critiques ne sont pas exclusives d'un attachement à la ville : bien des habitants les formulent précisément parce qu'ils y demeurent.

Une analyse comparative de l'« anti-parisianisme » dans la tradition littéraire (de Rousseau à Houellebecq), en tant que topos du ressentiment provincial ou de la mélancolie urbaine.

I. La matrice rousseauiste : Paris comme théâtre de l'amour-propre

Le topos prend sa forme canonique avec Rousseau, mais son ressort n'est pas encore provincial : il est genevois, républicain, moraliste. Dans la *Lettre à d'Alembert* (1758) et surtout dans la deuxième partie de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761), la lettre de Saint-Preux ordonne une anthropologie critique de la sociabilité parisienne : un monde de simulacres où l'opinion supplante la conscience et où l'amour-propre, passion relative, a définitivement évincé l'amour de soi. Paris est le lieu où l'être se dissout dans le paraître. Le récit de la première arrivée dans les *Confessions* (livre IV) consigne, sur le mode de la déception sensible, la même dissonance entre l'imaginaire et la ville réelle. Rousseau fournit donc le schème philosophique (nature contre artifice, transparence contre médiation) que toute la tradition ultérieure moulera, mais aussi son premier paradoxe : la condamnation s'énonce depuis Paris et s'adresse à Paris.

II. Le roman d'apprentissage et le ressentiment mimétique

Le XIXe siècle opère un déplacement décisif : l'anti-parisianisme devient affaire de position sociale plus que de morale. Le héros provincial (Rastignac, Lucien de Rubempré, Julien Sorel, Frédéric Moreau) découvre dans la capitale l'unique marché où se négocie le capital symbolique. On peut lire ces trajectoires avec Girard : Paris est le médiateur du désir, et le « À nous deux maintenant ! » de Rastignac exprime une médiation interne où la fascination et l'hostilité sont indissociables. *Illusions perdues* en offre la démonstration la plus cruelle : le journalisme et la librairie y apparaissent comme une économie de la vénalité qui broie l'ambition poétique du provincial. Chez Stendhal, la corrélation s'inverse partiellement : l'ennui du salon de La Mole rappelle que la vacuité mondaine n'est pas un privilège parisien, ce qui complique la lecture ressentimentale. Flaubert, enfin, montre la face symétrique avec Emma Bovary : le désir de Paris, nourri de lectures et de plans, est le symptôme provincial par excellence, dont la désillusion est structurelle puisque l'objet est une construction imaginaire. Le ressentiment, au sens de Scheler, naît de cette impuissance à égaler un modèle que l'on ne peut ni atteindre ni cesser de désirer.

III. La variante tellurique et identitaire : Barrès, Giono

Avec *Les Déracinés* (1897), Barrès convertit le grief en doctrine : les jeunes Lorrains arrachés à leur terre par l'enseignement universitaire parisien périssent de déracinement. Paris devient l'agent d'une abstraction désincarnante, thème que prolongera, sous d'autres couleurs idéologiques, l'anti-urbanisme de Giono (*Les Vraies Richesses*, 1936 ; *Refus d'obéissance*, 1937), où la ville figure l'aliénation industrielle et la campagne un régime de vérité vitale. Cette veine rencontre, après 1947, la critique aménagiste de Gravier : le motif littéraire trouve alors son expression technocratique dans la dénonciation de la macrocéphalie. On notera que cette tradition est ambivalente politiquement, puisqu'elle alimente tour à tour le nationalisme organiciste, le régionalisme et l'écologisme.

IV. La mélancolie urbaine : Baudelaire, Zola, Debord

Un second régime, distinct du premier, relève moins du ressentiment spatial que d'une expérience du temps. Chez Baudelaire (*Tableaux parisiens*, *Le Spleen de Paris*), la haussmannisation produit une déterritorialisation intime : la célèbre sentence du « Cygne » sur la forme d'une ville qui change plus vite que le cœur d'un mortel fait du paysage urbain le lieu d'une allégorie de la perte. Benjamin, dans le *Passagen-Werk*, en tire la figure du flâneur et du mélancolique allégoriste. Zola (*La Curée*, *Le Ventre de Paris*) donne à la même mutation une lecture matérialiste : la ville est un organisme dévorant, soumis à la spéculation. Debord, un siècle plus tard, radicalise l'élégie : *In girum imus nocte et consumimur igni* (1978) fait de la destruction du Paris populaire par l'urbanisme moderne l'emblème d'une dépossession spectaculaire. Ici, l'on n'aime plus Paris parce que Paris a cessé d'être ce qu'il fut, et non parce qu'il excluerait. C'est une nostalgie intra-parisienne, que le provincial ne peut même pas revendiquer.

V. Inversion et transfuge : Ernaux, Eribon

La littérature contemporaine du transfuge de classe (Ernaux, *La Place* ; Eribon, *Retour à Reims*, 2009) complexifie le schéma : Paris y est souvent l'espace d'une émancipation (sexuelle,

sociale, intellectuelle) payée du prix d'une honte et d'une trahison de classe. Le ressentiment se retourne alors vers l'origine autant que vers la capitale, et l'on observe un anti-parisianisme déplacé, sociologisé, qui vise moins la ville que les dispositifs de légitimation qu'elle abrite (au sens de Bourdieu). Pascale Casanova (*La République mondiale des lettres*) a d'ailleurs théorisé Paris comme « méridien de Greenwich » littéraire : la capitale est l'instance qui consacre, donc l'instance que l'on ne peut haïr sans la reconnaître.

VI. Houellebecq : la synthèse terminale

Houellebecq condense les deux régimes. Dans *La Carte et le Territoire* (2010), la capitale entre dans l'âge de la muséification et de l'économie de l'hospitalité : la France y est imaginée comme destination touristique de luxe, Paris comme décor de sa propre mémoire. C'est la mélancolie baudelairienne et debordienne, mais sans nostalgie d'un état antérieur désirable, car la perte est devenue structurelle. Avec *Extension du domaine de la lutte* (1994) ou *Plateforme* (2001), l'atomisation des rapports, la marchandisation des affects et la mise en concurrence sexuelle réactualisent la critique rousseauiste de l'amour-propre dans un lexique néolibéral. Le ressentiment provincial, lui, n'a plus d'objet précis : le centre ne domine plus, il se vide, et la périphérie ne propose pas d'alternative organique.

VII. Thèses de synthèse

Trois constantes se dégagent. D'abord, l'anti-parisianisme littéraire est presque toujours *interne* au champ parisien : il est un geste de distinction ou de pénitence plus qu'un exil effectif. Ensuite, deux économies affectives s'y entrelacent sans se confondre : le ressentiment (spatial, positionnel, mimétique) et la mélancolie (temporelle, élégiaque, allégorique). Enfin, la trajectoire va d'une critique morale de la sociabilité (Rousseau) à une critique de la dépossession (Debord) puis à un constat d'épuisement symbolique (Houellebecq), ce qui suggère que Paris est moins haï pour sa puissance que pleuré pour son retrait.